

Nouvelle : Le rendez-vous

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le rendez-vous

Je suis là, attentif, observant une foule de voyageurs qui ruisselle par tous les escaliers. On sent le choc de l'arrivée et le souci de ces êtres qui calculent machinalement les minutes qui leur restent jusqu'au but fixé.

C'est inconscient de prévoir une rencontre dans une telle cohue, et puis es-tu sûr de pouvoir la reconnaître? Un téléphone, et la voix qui réveille tout un monde de souvenirs semble heureuse de se voir reconnue et peut-être souhaitée.

Suis-je encore capable de retrouver son visage, sur un fond de collines et de rochers, dans la brume nocturne des bords du Rhône qui nous accueillait si souvent? Quinze ou dix-huit ans ont passé dans les soucis et les chagrins; que reste-t-il de cette lutte éternelle pour subsister? Peut-être a-t-elle encore ses grands yeux profonds, peut-être cette époque trouble n'a-t-elle point laissé trop de traces dans son visage malgré la douce empreinte d'une jeunesse à laquelle fatale-

ment s'ajoutèrent tant d'années de solitude et d'absences.

Mon cœur fait un saut, si ce n'est moi c'est donc elle qui se rappelle, elle la femme qui retrouve sans erreur le visage familial. Un bras sur le mien, Dieu, c'est plus fort que moi et mes yeux se ferment un instant. Elle est terrible, cruelle, piteuse cette image qui repousse en moi le beau visage avec lequel, folie humaine, je la voyais comme autrefois.

Voilà donc ce que la vie fait de nous tous, incorrigibles rêveurs, de l'image qu'il faut éloigner à tout prix. Ouverts les yeux, c'est le masque que l'on se compose en une seconde. «Ah! cela fait plaisir, je ne t'aurais pas reconnue.» Horreur, la gaffe doit l'avoir blessée. Non... cesse de mentir; ce n'est pas elle, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Et pourtant c'est elle qui sourit, elle joue le jeu et il faut sortir, marcher ensemble jusqu'à un café, n'importe lequel; et d'un seul coup le passé cruel se lève. Le pont de bois sur lequel on

ne passe plus, car comme nous il a vieilli et il reste là, souvenir des temps passés. La petite chapelle sur la colline, but de nos promenades, où miséricordieuse de l'athée que j'étais, elle me contait son enfance religieuse.

Fumées de l'usine et le Rhône qui ne demande qu'à déborder, et puis ma fuite dans la nuit, course folle sur un vélo, ferraille antique pour rejoindre mon campement, les copains de la patrouille de téléphone qui dorment; 20 kilomètres de course dans le brouillard et puis la chute sur une paille hélas berceau de puces énormes que je baptisais «Tous terrains» et que ce triste home pour vieillards nous avait généreusement légué.

Assez de rêveries, tu n'as pas le droit de rester muet, pense à elle qui a pris le train avec peut-être beaucoup d'espairs et de résolutions. Pense à elle, ne peux-tu comprendre cette interrogation muette: «Comment vas-tu? Ton travail?» Je n'ai pas le courage de mentir. «Oui,

je vis seul, elle est morte... Et pour toi?» Il est aussi mort peu après l'armistice.

Dans la foule anonyme du café, nous savons déjà que nous repartirons chacun de son côté, sans avoir rien changé, enfermés dans la tristesse de l'un et l'égoïsme solitaire de l'autre. Pourtant, malgré tout ce que la vie a marqué sur ce visage, il y a tant de choses que l'on ne peut remuer ni oublier. Encore une vision: ce départ angoissant, cette place de la gare, noire de monde. On ne laisse pas entrer vers les quais, seul s'y engouffre l'immense ruban gris-vert, et puis là-bas, au-dessus des têtes, un petit mouchoir blanc qui s'obstine parmi d'autres.

La petite guinguette de Saint-Triphon où la musique essayait de faire oublier; «Le chaland qui passe» de Lys Gauty et «Montevideo».

Le froid de la nuit étoilée, la sinistre Dent-de-Morcles où dort ce que l'on connaît et qui a tant fait souffrir. Les interminables routes bordées de peupliers, où tant de fois le sac et le mousqueton ont traîné mon existence; comment les oublier...

Ce qui était beau et ceux que l'on a aimés ne s'effaceront jamais, et dans ma tête je relève encore les vers que j'aime tant: «Que peu de temps suffit pour changer toutes choses», et plus loin «D'autres passeront là où nous passâmes, nous y sommes venus, d'autres vont y venir et le rêve qu'avaient ébauché nos deux âmes ils le continueront sans pouvoir le finir.»

On a causé prudemment sans se blesser en se promettant d'autres rencontres, que l'on ne fera jamais...

Il roule le train qui la ramène vers les Dents-du-Midi et, à moi, la nuit apportera le néant habituel.

S. C.